THÉATRE DU VAUDEVILLE



L'ANNEAU D'ARGENT

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

Par M. Adolphe Herbelin.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 12 mars 1843.



PRIX : 40 CENTIMES.

PARIS
BECK, ÉDITEUR
Rue Saint-André-des-Arts, 21
TRESSE, successeur de J.-N. BARBA, Palais-Royal

1843

Théâtre II 015

L'ANNEAU D'ARGENT,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. ADOLPHE HERBELIN (c'est-à-dire Ancelot),

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, 12 le mars 1843.

DISTRIBUTION :

ARTHUR DE VÉRIGNY	MM.	MUNIÉ.
PLACIDE DE MELVAL		ADOLPHE.
CÉCILE DE VERNEUIL, jeune veuve	Mmes	THÉNARD.
AGLAÉ DE MELVAL, son amie, sœur de Placide		CASTELLAN.
MADAME DE FOLLEVILLE, tante de Cécile		LECOMTE.
UN DOMESTIQUE	M.	BERTAUT.

L'action se passe de nos jours, au chateau de Madame de Folleville, à quinze lieues de Paris.

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier indiqué occupe la droite de l'acteur.

S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. Taranne, au théâtre du Vaudeville.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond ; portes de chaque côté. Une table et tout ce qu'il faut pour écrire, à droite du public.

SCÈNE I.

CÉCILE, *seule.*

(Elle est debout, pensive, appuyée sur le dossier d'un fauteuil ; un livre est tombé à ses pieds.)

Arthur?.. lui dont les sentiments semblaient si nobles, les habitudes si distinguées?.. Lui, me tromper ainsi!.. Et pour qui?.. Oh! c'est affreux!

SCÈNE II.

MADAME DE FOLLEVILLE, CÉCILE.

MADAME DE FOLLEVILLE, *entrant par la porte à droite de l'acteur.*

Cécile!.. Elle n'entend rien!.. *(Elle s'approche.)* Cécile!..

CÉCILE.

Ah! vous voilà, ma tante!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Encore plongée dans tes réflexions!.. Tu ne m'entendais seulement pas!

CÉCILE, *embarrassée.*

Je lisais, et ma lecture...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Oui, ta lecture t'intéressait si vivement, que tu avais laissé tomber ton livre sans t'en apercevoir!.. Ah! je le répéterai toujours : il y a quelque chose.

CÉCILE.

Ma tante! je vous en supplie!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Non!.. je parlerai!.. Tant que tu ne parleras pas.

CÉCILE, *souriant.*

Alors...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Alors, j'en dirai beaucoup, n'est-ce pas?.. Mais, comment se taire, quand l'inquiétude tourmente?

AIR. Je ne peux pas trouver le mot.

Toi, que je chéris dès l'enfance,
Qui me rappelles mes beaux jours;

J'ai besoin de ta confiance,
Je veux sourire à tes amours ;
A mon âge on aime, ma chère,
Comme un soldat vieux et perclus,
Entendre parler de la guerre,
Où par malheur on ne va plus.

CÉCILE.

Ma bonne tante!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Oui, ta vieille tante, qui, malgré ses soixante-six ans, se souvient encore assez pour pouvoir donner un bon conseil. Il y a quinze jours, j'apprends que tu es à Paris, malade... Une maladie de langueur, dit-on? des évanouissements... des maux de nerfs!... Cela me donne des soupçons. Le médecin ordonne l'air de la campagne et des distractions!.. Mes soupçons se confirment!.. Quand le mal n'est pas de leur compétence, les médecins le recommandent au grand air.

CÉCILE, *souriant.*

Et vous voilà, ma tante, à faire des conjectures, des suppositions?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Oui! mais pour savoir au juste ce qu'il en est, je pars aussitôt pour Paris.

CÉCILE.

Et vous m'y trouvez seule!... car, au mois d'août, tout le monde est dispersé: ceux qui ont des terres s'y confinent; ceux qui ont de l'argent sont sur les grandes routes; ceux qui n'ont ni argent, ni terres, se croient obligés de disparaître, parce que la mode est de s'ennuyer séparément l'été, après s'être ennuyé l'hiver en commun.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Tu faisais plus que t'ennuyer, Cécile, tu souffrais! Je te propose de t'emmener ici, dans mon château, à quinze lieues de Paris... C'est un séjour charmant; et je t'y vois triste, dolente... Si tu avais encore ton vieux mari, je comprendrais cela; mais, veuve au bout d'un an de ménage, tu es riche et libre!.. Qui t'empêche d'être heureuse et gaie?

CÉCILE.

Mais je suis très-gaie et très-heureuse, ma tante.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Quand une jeune femme a ce genre de gaîté-là, c'est toujours quelqu'un qui la cause... Au printemps dernier, tu étais à la campagne, dans ta terre de Verneuil; tu y réunissais nombreuse et joyeuse compagnie; il y avait bal, concert, comédie... tous les plaisirs champêtres... Tout-à-coup, tu pars précipitamment pour Paris, sous prétexte d'une affaire...

CÉCILE, *vivement.*

Un procès, au sujet de la succession de mon mari.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Comme si les affaires empêchaient les plaisirs à vingt-trois ans! Il y a temps pour tout. L'étonnement a été grand pour ta société, obligée de se disperser subitement! Enfin, cela est venu jusqu'à moi.

CÉCILE.

Est-ce que je puis empêcher le monde de parler?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Voyons! De qui se composait cette société réunie chez toi?.. Qui en formait le personnel?.. D'abord M. de Verpy...

CÉCILE, *riant.*

Vieux colonel de l'Empire, qui a gagné les invalides.

MADAME DE FOLLEVILLE.

C'est mon voisin et mon ami! Il a un neveu charmant, M. Arthur de Vérigny, qui, dit-on...

CÉCILE, *l'interrompant.*

J'avais encore chez moi Aglaé de Melval... ma meilleure amie.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Qui a un frère, M. Placide de Melval? Ah! la sœur de celui qu'on aime devient si vite notre meilleure amie.

CÉCILE.

Notre amitié date du couvent, et il paraît que le frère d'Aglaé, M. Placide, ne vous est pas connu?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Je l'ai vu deux fois: il a un beau nom, de la fortune... C'est aussi un voisin de campagne... Je sais, de plus, qu'il est très-brave.

CÉCILE, *moqueuse.*

Oh! oui!.. de première force à l'épée, au pistolet!.. et toujours blessé quand il se bat!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Mais je t'assure que M. Placide de Melval est très-obligeant; qu'il est très-bon; qu'il est...

CÉCILE, *l'interrompant en riant.*

Insupportable!.. C'est un de ces incommodes personnages qui ne font rien à propos.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Alors, je ne te conseille pas d'en faire un mari.

CÉCILE.

Imaginez qu'il vous fatigue sans cesse de soins importuns!.. Ouvrant la fenêtre, si vous avez froid, et vous étouffant avec votre châle, si vous avez trop chaud... Ne manquant jamais, dans un salon, d'amener à vos côtés la femme que vous détestez, et d'entraîner dans une autre pièce celui avec qui vous aimez à causer... Enfin, quand je vois arriver quelque part M. Placide de Melval, je suis certaine que vont arriver avec lui mille ennuis de tous genres.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Placide de Melval! (*Les deux femmes rient.*)

CÉCILE, *riant.*

C'est une trahison, ma tante!

MADAME DE FOLLEVILLE, *id.*

Il était invité avant le panégyrique.

SCÈNE III.

MADAME DE FOLLEVILLE, PLACIDE DE MELVAL, CÉCILE.

CÉCILE, *à Placide, en riant.*
Je parlais de vous.

PLACIDE.
Que de remerciements ne vous dois-je pas pour me faire connaître ainsi à madame de Folleville, que je vois pour la troisième fois seulement.

MADAME DE FOLLEVILLE, *souriant.*
Grâce à ma nièce, nous voilà d'anciennes connaissances.

PLACIDE.
Et j'ai commencé à en prendre tous les droits, en m'occupant de vos plaisirs, mesdames.

CÉCILE.
Comment ?

PLACIDE.
Vous aurez, ce soir, de la musique, grâce à moi... J'ai prié quelques artistes de me rejoindre ici... et j'amène aussi des instruments!.. Des cornets à piston, des ophicléides, des trombonnes... Oh ! ce sera...

CÉCILE, *riant.*
A n'y pas tenir, à ce qu'il paraît?

PLACIDE.
Vous verrez !

CÉCILE, *riant.*
Cest-à-dire que nous entendrons!.. Et que trop, peut-être ?

PLACIDE.
Oh ! madame de Verneuil aime à me contrarier !.. Je ne m'en fâche pas!.. mais j'oublie que je me suis chargé d'une commission, une lettre... (*Il la tire de sa poche.*) de monsieur Arthur de Vérigny.

CÉCILE, *reculant.*
Ah !

PLACIDE.
C'est pour madame de Folleville.

MADAME DE FOLLEVILLE.
Donnez, monsieur; je vous remercie. (*Pendant qu'elle lit d'un côté, les autres continuent la conversation.*)

PLACIDE.
Ma sœur ne tardera pas à venir, mais elle n'a jamais voulu monter dans mon briska ; elle prétend que je trouverais le moyen de verser, même avec une voiture inversable.

CÉCILE.
Elle a raison !... L'autre jour, ce bon monsieur de Verpy...

PLACIDE, *riant.*
C'est vrai!.. Il sortait de chez vous avec moi ; il était à pied, j'avais mon tilbury... « Jetez-moi à l'entrée de la Chaussée-d'Antin, me « dit-il, je vais faire une visite, et je serais « bien aise de n'être pas crotté !... » Je l'ai jeté en effet sur le boulevard, mais, je ne sais comment cela s'est fait, c'était du haut de mon tilbury.

AIR : du baiser au porteur.

CÉCILE.
Voyez pourtant ! Un fils de la Victoire
Par cent combats aux dangers, aguerri,
Pouvait mourir, malgré toute sa gloire,
Tué par votre tilbury !
Il serait mort sous votre tilbury !

PLACIDE.
Oh ! non madame. En accrochant ma roue,
J'eus le bonheur de le verser
Juste au milieu d'un épais tas de boue....
Il ne pouvait pas se blesser.

CÉCILE, *riant.*
Et lui qui ne voulait pas être crotté!

PLACIDE.
Au reste, je suis bien aise qu'Aglaé ne soit pas venue avec moi ; j'ai profité de cela pour lui faire une surprise... J'ai mis sa harpe dans ma voiture; elle la trouvera en arrivant ici.

CÉCILE, *souriant.*
Je gage qu'elle est cassée.

PLACIDE.
Je l'ai placée moi-même.

CÉCILE, *riant.*
Bon !

MADAME DE FOLLEVILLE, *qui a lu.*
Cette lettre m'est bien adressée, en effet, par monsieur Arthur de Vérigny, mais il n'y est question que de toi, ma nièce.

CÉCILE.
De moi? (*Regardant Placide avec inquiétude.*) Monsieur de Melval, vous arrivez... Si vous vouliez prendre quelque chose ?

PLACIDE.
Merci, Madame!.. Je n'ai besoin de rien.

CÉCILE.
Vous reposer du moins ?

PLACIDE.
Pour deux lieues faites en voiture, je ne peux pas être fatigué.

CÉCILE, *à part.*
C'est juste ! Je veux qu'il s'en aille..... il restera ! (*Haut.*) Ah ! vous devriez apporter ici la harpe d'Aglaé.

PLACIDE, *allant vers la sonnette.*
Si Madame le permet, je vais sonner un domestique.

CÉCILE, *vivement.*
Y pensez-vous?.. Après l'avoir placée vous même dans la voiture, risquer qu'il lui arrive quelque chose, faute d'y veiller.

PLACIDE.
Ah ! vous avez raison, Madame!... J'y vais moi-même. (*Il fait quelques pas.*)

CÉCILE, *à elle-même.*
Enfin !

PLACIDE, *revenant.*
Si cependant.....

CÉCILE.
Oh!... mais allez donc, Monsieur!...

PLACIDE.
Oui, oui;... mais je reviens le plus vite possible. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE FOLLEVILLE, CÉCILE.

CÉCILE, *souriant.*

Grâce à Dieu, il y a le chapitre des accidents! Jespère que ça le retiendra.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Et pourquoi l'éloigner?... Cette lettre aurait pu se lire devant lui : elle ne contient rien de secret!... Cependant, avant de lire, dis-moi donc comment il se fait que tu veuilles vendre ton chateau de Verneuil?

CÉCILE, *avec quelque embarras.*

J'y suis décidée.

MADAME DE FOLLEVILLE.

C'est singulier!.. Ce joli château dont le parc te plaisait tant?

CÉCILE.

Je ne veux pas y retourner, et si je trouve à le vendre, je m'en déferai tout de suite.

MADAME DE FOLLEVILLE.

C'est à merveille,... car monsieur de Vérigny veut l'acheter.

CÉCILE.

Lui?.....

MADAME DE FOLLEVILLE.

Lui-même! Écoute : *(Elle lit.)* « Madame,
« Permettez-moi de m'autoriser du voisinage
« pour demander la faveur de me présenter
« chez vous. Madame de Verneuil veut vendre
« la terre qu'elle possède en Normandie, et
« je désire en faire l'acquisition. Elle est ab-
« sente de Paris, et, si j'attendais son retour,
« un autre pourrait obtenir ce château que je
« veux avoir à tout prix. Veuillez donc me
« permettre de m'entendre avec vous : mon
« intention étant d'ailleurs d'accepter toutes
« les conditions de la vente. J'attends vos or-
« dres à l'auberge du village. Je vous prie,
« Madame, de croire, etc. »

ARTHUR DE VÉRIGNY.

CÉCILE, *qui a paru fort agitée pendant la lecture.*

(A part.) Ce château..... à lui? ... jamais!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Eh bien?

CÉCILE.

Répondez, ma tante. *(Elle la fait asseoir, lui met à la main le papier et la plume.)* C'est moi qui vais dicter.

MADAME DE FOLLEVILLE.

C'est assez juste ; cela te regarde.

CÉCILE, *dictant vivement.*

« Monsieur, ma nièce ne veut plus vendre sa
« terre, et moi je ne peux pas vous recevoir
« chez moi. » Signez, ma tante.

MADAME DE FOLLEVILLE, *étonnée.*

Es-tu folle, Cécile?... Toi qui voulais la vendre tout de suite?...

CÉCILE.

J'ai changé d'idée.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Oh! Cela n'est pas possible.

CÉCILE.

Eh bien, ma tante, je ne veux pas vendre ma terre à monsieur de Vérigny, et je ne veux pas qu'il vienne ici.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Mais écrire ainsi à un homme comme lui, si distingué, que le monde recherche, que les hommes estiment, que les femmes se disputent?...

CÉCILE.

Un fat!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Que tu accueillais si bien l'hiver dernier!

CÉCILE, *avec amertume.*

Moi?... Je le recevais parce qu'il était reçu partout; parce que tout le monde l'invitait!... Le monde est si indulgent!... Il a une tolérance si méprisable pour certains torts!... Je suis toujours révoltée quand j'entends appeler cette criminelle indulgence de la douceur, de la bonté, du savoir-vivre!.... Je trouve, moi, qu'il vaudrait mieux mille fois rester seule, que de se contraindre en recevant des gens qu'on n'estime pas, qu'on ne peut pas estimer.

MADAME DE FOLLEVILLE.

(Elle l'a écoutée assise, en l'examinant avec étonnement.)

Que s'est-il passé, ma chère enfant?... C'est grave, à ce qu'il paraît?... Toi, si calme et si bonne d'ordinaire, tu dis aujourd'hui du mal de tout le monde en général, et tu es en colère contre monsieur de Vérigny en particulier! Tout cela n'est pas naturel, et il me faut une confidence complète.

CÉCILE, *s'efforçant de rire.*

Vous me faites rire, ma tante, avec vos confidences!... Je dis... sans y mettre d'importance... que le monde est trop indulgent, monsieur de Vérigny trop fat, et monsieur Placide trop maladroit. (*En ce moment un domestique apporte une harpe où il ne reste que trois cordes*). Voyez plutôt dans quel état arrive la harpe de cette chère Aglaé!... Ce sera commode pour faire de la musique!... Trois cordes!... *(Elle va à la table, plie le papier que sa tante a écrit, et y met l'adresse.)* Daniel, portez ceci à monsieur de Vérigny, à l'entrée du village.

LE DOMESTIQUE.

A l'hôtel du Cheval-Blanc, sans doute? C'est là que les voyageurs s'arrêtent.

MADAME DE FOLLEVILLE, *voulant prendre la lettre.*

Ma nièce!...

CÉCILE.

C'est moi seule que cela regarde : vous l'avez dit, ma tante. *(Au domestique)* Allez tout de suite.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Melval m'y envoie aussi chercher quelqu'un pour arranger cette harpe.

CÉCILE.

Qui en a grand besoin. Allez donc!... *(Il sort.)*

MADAME DE FOLLEVILLE.

A présent, ma chère Cécile, que tu m'as rendue presque complice de ta vengeance, tu vas tout m'apprendre.

CÉCILE.

Rien!... Ne me demandez rien, ma tante!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Ah! ma nièce, crois en mon expérience et mon amitié! Tu ne peux pas rester dans l'état de trouble et d'anxiété où je te vois! Pardonne à monsieur de Vérigny.

CÉCILE.

Jamais!

MADAME DE FOLLEVILLE, *tendrement, en lui tendant la main.*

Ou bien ne pense plus à lui.

CÉCILE.

Impossible! (*On entend la voix de Placide.*)

SCÈNE V.

MADAME DE FOLLEVILLE, PLACIDE, CÉCILE.

PLACIDE, *faisant apporter divers instruments par des domestiques.*

Vous le voyez, mesdames, aucune peine ne me coûte pour vous procurer un harmonieux concert!.... Cette harpe va d'abord retrouver toutes ses cordes, grâce à monsieur de Vérigny.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Comment?

PLACIDE.

Je le quitte à l'instant: un de vos domestiques lui remettait une lettre... son invitation sans doute pour ce soir?... Je lui ai fait part de mon embarras.... de l'accident.... ou plutôt des accidents.... car tout cela....

MADAME DE FOLLEVILLE.

Me semble un peu endommagé?

PLACIDE.

C'est étrange, il n'y a que moi qui y aie touché!... Mais heureusement monsieur Arthur connaît un musicien, un accordeur, facteur, que sais-je? qui va nous arranger tous ces instruments-là! Il a couru à sa recherche, et il m'a donné rendez-vous à un quart de lieue d'ici, près de l'église... Il veut me parler m'a-t-il dit.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Ah!... (*Cécile écoute tout très-attentivement, mais ne dit rien; elle peut être appuyée sur le dossier d'un fauteuil.*)

PLACIDE.

Je lui ai reproché quelquefois de n'être pas assez obligeant, assez empressé auprès des femmes; de ne pas être comme moi!

AIR: J'en guette un petit de mon âge.

Grâce à des soins, d'aimables prévenances,
Parmi la foule on n'est pas confondu;
Puis on attend d'heureuses circonstances,
Et, quelque jour, rien n'est perdu!
Ces souvenirs, semés sur notre route,
Sont de l'argent qu'on place.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Bien trouvé!
Mais n'est-il pas quelquefois arrivé
Que l'on vous ait fait banqueroute?

PLACIDE.

Qui ne risque rien n'a rien! Mais pour monsieur de Vérigny, depuis trois mois surtout, il a l'air de ne se soucier d'aucune femme.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Comment cela?

PLACIDE.

Il était avec moi chez le colonel de Verpy, son oncle: il se trouvait là des femmes charmantes.... Bah!... il n'avait pas l'air de les voir!

CÉCILE, *avec dédain.*

Sans doute! la chasse, les dîners, les parties bruyantes.... des plaisirs... grossiers... des excès... le jeu... le...

PLACIDE,

Lui? Ah ça! mais vous ne le connaissedon c pas?... Il restait seul dans sa chambre à écrire, à lire, à travailler! Il paraît que ce jeune homme-là n'aura jamais fini son éducation! Pour moi, depuis l'âge de seize ans, je n'ai jamais rien appris.

CÉCILE, *souriant et s'approchant.*

Et tout oublié, peut être?... Ainsi, vous avez passé ces trois derniers mois à la terre du colonel?

PLACIDE.

Excepté quand j'allais à Paris pour avoir l'honneur de vous voir... Mais en vous parlant de monsieur Arthur, j'oublie qu'il doit m'attendre en ce moment.

CÉCILE, *cherchant à le retenir.*

Pardon!... Vous disiez?...

AIR: Je saurai bien la faire marcher droit.

PLACIDE.

Je vous disais qu'il me faut vous quitter,
Car je veux vous prouver mon zèle;
Votre intérêt au village m'appelle,
Et rien ici ne saurait m'arrêter.
Pour chaque instant inventer un plaisir,
Tel est mon emploi près des dames!

CÉCILE.

Restez!

PLACIDE.

Je pars!... Au vol on doit saisir
L'occasion de plaire aux femmes.

ENSEMBLE.

PLACIDE.

Plus de retard! Il me faut vous quitter, etc.

CÉCILE, MADAME DE FOLLEVILLE.

Le maladroit ne veut rien écouter!
Semblable au chien de Jean Nivelle,
Il ne vient pas au moment qu'on l'appelle
Et part toujours quand il faudrait rester.

(*Placide sort en courant.*)

SCÈNE VI.

MADAME DE FOLLEVILLE, CÉCILE

MADAME DE FOLLEVILLE.

Je commence à croire que tu avais raison; monsieur de Melval fait tout mal à propos! Il se tait et s'éloigne juste au moment où pour la première fois peut-être, on n'était pas fâché de l'entendre parler, mais il faut que je me retire aussi, j'ai quelques ordres à donner.... Je t'en prie, Cécile suis mon conseil... n'y pense plus!

Elle sort par la porte à droite de l'acteur.

SCÈNE VII.

CÉCILE *seule.*

N'y plus penser ?... Hélas! est-ce possible?

Air de Céline.

Je peux bannir de ma présence
L'ingrat qui déchira mon cœur;
Mais à lui malgré moi je pense,
En l'accablant de ma rigueur!
Anéantir ce passé qu'on ignore,
En vain je voudrais l'essayer!...
Je sens que haïr est encore
Plus facile que d'oublier!

Essayons de lire. (*Elle s'assied et reprend son livre.*

SCÈNE VIII.

ARTHUR, CÉCILE *assise et lisant.*

La porte du fond est restée ouverte n voit un domestique.

LE DOMESTIQUE. *à Arthur.*

Par ici, monsieur, les instruments sont là... Tenez les voici!...

ARTHUR.

Bien! (*Le domestique s'éloigne*) Réussirai-je?...

CÉCILE, *à elle-même.*

Si je pouvais arracher mon esprit à cette funeste pensée?...

ARTHUR *s'avançant*

Une femme!...

CÉCILE, *se retournant.*

Ah!...

ARTHUR.

C'est elle!.. (*Il s'approche d'un air suppliant.*) Cécile!..

CÉCILE, *qui s'est levée vivement et avec colère*

M. Arthur de Vérigny... ici!..

ARTHUR.

A vos pieds... suppliant.... Oh! écoutez-moi!..

CÉCILE.

Éloignez-vous...

ARTHUR.

Que je m'éloigne! Quand je peux enfin vous voir un instant, après trois mois d'inutiles efforts!.. Quand de vous, de vos paroles, va dépendre ma vie!

CÉCILE, *avec ironie.*

De moi? (*Elle jette un coup d'œil sur lui, et dit à part.*) Comme il est pâle et changé!

ARTHUR.

Vous ne savez pas ce que j'ai souffert; car vous ne savez pas ce que vous étiez pour moi. Vous étiez le choix de mon cœur, l'objet de toutes mes pensées.

CÉCILE.

Ah! ne me dites pas cela, et laissez-moi... (*Elle veut s'éloigner, il la retient.*)

ARTHUR.

Rappelez-vous donc ces premiers jours où je vous vis... Vous étiez la compagne d'un vieillard, qui vous aimait comme une fille, que vous honoriez comme un père... Vous me disiez alors: je remplirai tous mes devoirs... Arthur, soyez mon frère!... Et moi, j'avais déjà tant d'amour, que je n'osais pas vous le dire... Je respectais cette calme innocence, seul bonheur d'une union telle que la vôtre... Pourtant je gardai tout cet amour, mais comme un culte sacré.

CÉCILE.

Ah!.. je l'ai cru un moment!

ARTHUR.

Je vous l'avais appris quand je vous vis libre... quand l'espoir me fut permis enfin.

Air : Vaudeville des Frères de lait.

Pour partager les chagrins de la vie,
Pour embellir, pour doubler le bonheur,
En vous, hélas! je voyais une amie
Qui devinait ma pensée et mon cœur;
N'était-ce donc qu'un prestige trompeur?
Je me disais: au milieu du voyage,
Seul et sans guide, on chancelle en chemin;
Mais on avance en affrontant l'orage,
Quand on est deux et qu'on se tend la main!

CÉCILE, *avec douleur.*

Et cette pensée faisait aussi ma joie!

ARTHUR.

Puis, un jour, vous partez!.. Je ne peux plus vous voir... Mes lettres restent sans réponse... Vous les renvoyez même sans les lire!.. Que s'est-il passé?...

CÉCILE.

Ce qui s'est passé?

ARTHUR.

Dans ce moment... le seul depuis trois mois où j'ai pu me faire entendre... vous me direz pourquoi vous m'avez retiré tous les biens que vous m'aviez donnés?

CÉCILE.

Ne le savez-vous pas? Ne me comprenez-vous pas, enfin?

ARTHUR;

Que vous ne m'aimez plus!... qu'un autre....

CÉCILE.

Ah! jamais mon cœur n'a eu qu'un seul amour... et c'est pour vous!

ARTHUR, *avec bonheur.*

Cécile !... c'en est assez !... plus de questions... Plus de reproches!... Tout est effacé par ce mot... Une erreur a seule causé vos tourments et les miens... Oh ! pardon! pardon mille fois, si j'ai donné lieu involontairement à quelques chagrins... car, vous aussi, vous avez souffert... Mais vous m'aimez encore... Est-ce qu'après cela quelque chose au monde pourrait jamais nous séparer?

CÉCILE, *tendrement, en lui donnant la main.*

Arthur !...

PLACIDE, *en dehors.*

M. de Vérigny !... M. de Vérigny !..

CÉCILE.

M de Melval...

ARTHUR, *souriant.*

Que j'avais envoyé bien loin, pour ne pas le trouver ici.

CÉCILE.

Et qui revient...

ARTHUR.

Sans que j'aie rien pu dire.

CÉCILE.

Mais mon cœur a parlé pour vous... Restez au château.

ARTHUR.

Et... tout sera oublié?

CÉCILE.

Excepté notre amour... *(Elle se retire par la porte à gauche de l'acteur.*

ARTHUR, *la reconduisant.*

Quel bonheur !

SCÈNE IX.

PLACIDE, ARTHUR.

PLACIDE, *accourant.*

Me voici... me voici enfin!.. Pardon, M. Arthur, pardon ! Je suis bien en retard... Imaginez-vous que j'avais cru que vous m'attendiez près de l'église.

ARTHUR.

Et vous vous trompiez.

PLACIDE.

Je n'avais pas compris que c'était ici que vous deviez venir... Mais, pas du tout compris!

ARTHUR, *à part, souriant.*

Cela ne m'étonne pas.

PLACIDE.

Vous vouliez me dire ?..

ARTHUR, *étourdiment.*

Rien...

PLACIDE.

Comment?.. Rien ?

ARTHUR, *se reprenant.*

Ah ! si, si !

PLACIDE.

A la bonne heure !.. Mais vous semblez embarrassé ?

ARTHUR.

(A part.) Que lui dire ? *(Haut.)* C'était une folie... une plaisanterie de jeune homme, dont je voulais...

PLACIDE.

Me faire la confidence ?... Bravo !.. Parlez !

ARTHUR.

Non! j'ai changé d'idée.

PLACIDE.

Bon !.. voilà comme vous êtes !.. Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de ce genre-là... Mais vous prenez cela trop au sérieux... Oui... vous êtes pâle, changé... Il ne faut pas !.. Moi, cela ne me change jamais... On est amoureux ?.. eh bien ! c'est le cas de rester joli garçon.

ARTHUR.

Certainement.

PLACIDE.

Vous étiez si gai, l'hiver dernier !.. Et encore au commencement du printemps, chez madame de Verneuil, à la campagne !.. Que de folies ! Ma sœur m'en parlait encore hier !.. Elle qui se trouvait là, sortie du couvent depuis huit jours, elle était frappée de tout... Vous rappelez-vous la veille du départ pour Paris ?.. Heim ?.. *(Il rit.)*

ARTHUR.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

PLACIDE.

Faites donc le Caton !.. Prenez un air de gravité... Comme si ce jour-là n'avait pas dû vous laisser des souvenirs... Ces dames nous avaient congédiés, en permettant à tous les hommes qui étaient au château.... d'accepter l'invitation de Gaston de Léville ! ces dames voulaient, disaient-elles, avoir leur soirée pour répéter un quadrille... un chœur... que sais-je?... J'ai toujours pensé que c'était un prétexte, qu'il y avait un mystère!.. Se passer de nous... toute une soirée! .. Ce n'était pas naturel.

ARTHUR.

Vous croyez ?

PLACIDE.

Sans doute !.. Mais ce n'est pas tout!

AIR : de la robe et les bottes.

Il faut qu'avec vous j'en convienne,
En les voyant, je m'étais dit :
On veut qu'en secret il revienne
L'essaim galant que tout haut on bannit;
De ces dames la voix nous chasse,
Mais leur ordre inhospitalier
Nous a tous renvoyés en masse,
Pour nous voir en particulier.

ARTHUR, *riant.*

Savez-vous que vous êtes un scélérat, M. Placide ?

PLACIDE, *souriant avec fatuité.*

Dam !.. après le plaisir de plaire à une femme, le plus grand c'est qu'on ne l'ignore pas.

ARTHUR.

Ah !

PLACIDE.

Il y en a même qui placent celui-là le premier !

ARTHUR.

J'aime à croire que vous avez trop de raison...

PLACIDE.

Oh! la raison... ce maître incommode et nécessaire, comme vous dites, M. Arthur, ne vous incommodait plus du tout vers la fin du dîner de Gaston.

ARTHUR, *vivement.*

Ah! ne rappelez pas cela, Monsieur!.. C'est une faute dont je rougirai toute ma vie, que ce honteux excès où je me laissai entraîner malgré moi.

PLACIDE, *riant.*

Le fait est que nous étions tous deux dans un état... à ne pas distinguer nos maîtresses... de nos créanciers... Aussi, cette pauvre Justine m'attendit sûrement!

ARTHUR.

Justine!

PLACIDE.

Oh!.. le nom m'est échappé.

ARTHUR.

Ce nom?.. qui le porte?

PLACIDE.

Justine... ma foi, Monsieur, après l'étourderie qui m'a fait prononcer ce nom, je ne commettrai pas la faute de laisser planer vos soupçons sur une de ces dames... Oui, il faut en convenir, ce n'était pas aux divinités du salon que j'adressais mes vœux.

ARTHUR, *souriant.*

Une simple bergère?..

PLACIDE.

Oui!.. la femme de chambre de madame de Verneuil. Elle m'attendait.

ARTHUR, *vivement.*

Etes-vous bien sûr que la femme de chambre de madame de Verneuil s'appelât Justine?.. qu'elle n'eût pas un autre nom?

PLACIDE.

J'en suis sûr!.. C'était une fille comme on n'en voit guère!.. Elle gardait mes lettres et n'y répondait pas.

ARTHUR, *riant.*

Elle ne savait peut-être pas lire?

PLACIDE.

Ce jour-là, je lui avais écrit que le soir, pendant que ces dames seraient au salon, et nous tous chez Gaston, je reviendrais la retrouver... dans sa chambre.

ARTHUR.

Et elle y avait consenti?

PLACIDE.

Qui ne dit mot, consent! Mais, grâce à ces messieurs... oh! je leur en voudrai toute ma vie!.. je ne rentrai au château que vers quatre heures du matin... Vous le savez bien... Je vous rencontrai dans le corridor... tout près même de la chambre de Justine... De chez qui veniez-vous? .. je ne sais!

ARTHUR, *riant.*

Le diable m'emporte si je le sais mieux que vous!

PLACIDE.

Bah!..

ARTHUR.

Oui!.. je vous jure qu'il m'est impossible, à présent, de deviner!.. Votre récit... ce nom de Justine...

PLACIDE.

Expliquez-vous!

ARTHUR.

Eh bien! rentrant la nuit, la tête troublée par des excès auxquels je ne suis pas habitué, je crus avoir retrouvé ma chambre... Je m'étais trompé!

PLACIDE, *riant.*

Et vous étiez chez une de ces dames... endormie, sans doute? Oh!..

ARTHUR.

Bien involontairement.

PLACIDE.

Ou, peut-être, chez Justine, qui m'attendait?..

ARTHUR.

Si l'obscurité ne me permit de rien distinguer, une petite bague glissa dans ma main, quand les cris et l'effroi de ma belle inconnue m'effrayèrent moi-même, et me forcèrent à m'éloigner.

PLACIDE.

Et cette bague?..

ARTHUR.

Vrai bijou de femme de chambre!.. un anneau d'argent, avec un nom et une date... probablement celle de la naissance... remontant à vingt ans, pas plus!.. Ce ne pouvait être à aucune de ces dames... Je sais leur âge... la plus jeune, s'en donne dix-neuf.

PLACIDE.

Vingt ans!.. l'âge de Justine!

ARTHUR.

Mais, pour son nom... (*Il cherche la bague.*) Oh! je me rappelle... Ce matin, je l'ai retrouvée!.. Le lendemain de cette nuit de folie, un départ... des contrariétés... des chagrins... vinrent me faire oublier cet évènement..! Mais, la voici cette bague!.. (*Il lit ce qui y est gravé.*) Non... ce n'est pas Justine... c'est Aglaé!

PLACIDE, *vivement.*

Aglaé?..

ARTHUR, *lisant.*

Aglaé... le 25 mai... 1823.

PLACIDE, *prenant vivement la bague.*

Ciel! que dites-vous-là?..

ARTHUR.

Quel trouble!..

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mademoiselle Aglaé de Melval.

ARTHUR *surpris et troublé.*

Aglaé!

PLACIDE.

Ma sœur!.. (*Le domestique va à la porte de l'appartement de Cécile.*)

SCÈNE X.

ARTHUR, PLACIDE, AGLAÉ, CÉCILE.

AGLAÉ.

Qu'avez-vous donc, mon frère ?.. Ah!.. voilà Cécile... (*Elle va à elle et l'embrasse.*)

CÉCILE.

Oh ! ma chère Aglaé !..

AGLAÉ.

Quelle joie de te revoir !

ARTHUR.

(*A part.*) Sa sœur !

PLACIDE, *qui a parlé bas à Arthur.*

(*A demi-voix.*) Oui, venez, Monsieur, venez !.. Il doit y avoir entre nous une explication sérieuse. (*Ils sortent sans que les femmes, tout au plaisir de se voir, fassent attention à eux.*)

SCÈNE XI.

AGLAÉ, CÉCILE.

AGLAÉ.

Oh! que ces trois mois sans te voir m'ont paru longs !.. Puis, quel chagrin d'apprendre, par mon frère... (*Elle se retourne.*) Tiens!.. il était là !..

CÉCILE.

Toute au plaisir de te voir, je ne l'ai pas aperçu.

AGLAÉ, *riant.*

Cette fois, il n'est pas maladroit, de nous laisser seules pour causer !... Ainsi donc, une grande maladie, m'a-t-il dit...

CÉCILE, *gaiement.*

Oui... des maux de nerfs, des évanouissements... Mais, c'est fini !

AGLAÉ.

Quel bonheur !.. Asseyons-nous ici, car nous avons beaucoup à dire... Toutes deux orphelines, et, dès l'enfance, élevées ensemble, nous nous sommes toujours aimées.

CÉCILE.

Malgré mes trois années de plus que toi...

AGLAÉ.

Qui t'ont fait sortir du couvent trois ans plus tôt !.. pour te marier !.. Oh ! je t'ai bien regrettée depuis ce temps-là !

CÉCILE.

Ta grand'mère voulait que tu restasses au couvent jusqu'à vingt ans.

AGLAÉ.

Et je les ai eus le 25 de mai dernier... peu de jours avant celui où je suis allée te voir à ton château de Verneuil !.. Depuis cette époque, j'ai suivi ma grand'maman aux eaux, et nous voilà de retour... dans les environs, chez des amis !.. Je suis libre, tu es veuve ; c'est comme si tu étais encore demoiselle ; ainsi, nous voilà ensemble, amies comme au couvent, où notre amitié nous suffisait, et ayant le monde et la liberté de plus !... Que puis-je souhaiter ?

CÉCILE.

Et tu te marieras, pourtant!

AGLAÉ.

Ma bonne maman le désire ; mon frère le veut... plusieurs personnes m'ont déjà fait l'honneur de demander ma main, et l'on dit qu'il faut se marier.

CÉCILE.

Mais tu n'as personne qui te plaise ?

AGLAÉ.

Personne !.. Ce qui me laissera la faculté de choisir avec ma raison, au lieu d'être entraînée par mon cœur ; et si un homme honorable, digne d'estime et d'attachement, se présente, je pourrai lui promettre de l'aimer, de contribuer à son bonheur, et tenir ensuite toutes mes promesses.

CÉCILE.

Que tu es heureuse d'être aussi calme!

AGLAÉ, *souriant.*

Tu as l'air d'en parler par envie.

CÉCILE.

Au couvent déjà, tu étais ainsi !... Tu ne pensais à rien au delà de l'enceinte où nous étions renfermées,..... et moi, je brûlais d'en sortir !

AGLAÉ.

Et tu acceptas le premier mari que madame de Folleville, ta tante, te présenta.

CÉCILE.

Je l'aimai comme un père.

AGLAÉ, *souriant.*

Et tu en aimes peut-être à présent un autre comme un mari ?... Est-ce vrai ? ... Tu rougis.... Je devine!... Mais... conte-moi donc comment tu l'as connu ! .... Comment tu l'as aimé...

CÉCILE.

Un jour je m'aperçus que dès qu'il était là...

AGLAÉ, *gaiement.*

Il?... Cela veut dire celui que tu aimes?... Plus tard, sans doute, je saurai son nom.

CÉCILE.

Oui!... Quand il était là, je ne désirais rien !..... Quand il n'y était plus, je m'ennuyais de tout.

AGLAÉ.

Ah !... Ensuite ?...

CÉCILE.

Du jour où il m'eut dit qu'il m'aimait, une vie nouvelle commença pour moi.

AGLAÉ.

Vraiment?...

CÉCILE.

Quand je crus le perdre, il me sembla que j'allais mourir.

AGLAÉ.

Le perdre ?...

CÉCILE.

Je ne voulais plus le voir.

AGLAÉ.

Pourquoi ?

CÉCILE.

Je le croyais bien coupable.

AGLAÉ.

Et il s'est justifié?

CÉCILE.

Avant qu'il se fût justifié, il était absous dans mon cœur.

AGLAÉ.

Comment cela?

CÉCILE.

J'avais vu qu'il m'aimait encore... tout était pardonné!

AGLAÉ.

Et maintenant vous êtes d'accord?

CÉCILE.

Oui!

AGLAÉ.

Alors, adieu mes rêves de solitude avec toi!... Allons, cela me décidera à faire un choix plus vite : puisque tu ne veux pas rester libre comme moi, je me marierai... pour être comme toi. *(On entend un coup de feu; les deux femmes se lèvent fort troublées.)*

CÉCILE.

Ciel! Qu'est-ce cela?

AGLAÉ.

Un coup de pistolet!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DE FOLLEVILLE *accourant.*

MADAME DE FOLLEVILLE.

Avez-vous entendu, Mesdames?... Y aurait-eu quelque querelle entre monsieur de Vérigny...

CÉCILE.

Grand Dieu!...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Et monsieur de Melval?

AGLAÉ.

Mon frère?

CÉCILE.

Que dites-vous!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Je les ai vus de ma fenêtre causant très-vivement dans le parc, il y a peu d'instants.

CÉCILE.

Oh! ma tante!... *(Elle s'appuie contre un fauteuil; les deux autres s'élancent vers la porte, et sont arrêtées par la vue de Placide, qui paraît en riant : Cécile est restée sur le devant de la scène.)*

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PLACIDE.

PLACIDE, *un peu agité et riant avec affectation.*

Là!... Je l'aurais parié!... Voilà ces dames tout effrayées!...

AGLAÉ.

Qu'y a-t-il donc?

PLACIDE, *lui lançant un regard singulier.*

Ce qu'il y a?

AGLAÉ.

Vous êtes blessé?

PLACIDE, *riant d'une façon affectée.*

Rien! Rien!.. Une plaisanterie... un défi... Je pariais avec monsieur Arthur que je tuerais une hirondelle. Je me suis fait mal; mais ce n'est rien.

AGLAÉ, *riant.*

Toujours adroit, ce pauvre frère!

PLACIDE, *lui lançant un regard singulier qu'elle ne voit pas.*

(A part.) Il n'est pas temps de dire la vérité.

CÉCILE, *à part, sur le devant et de côté.*

Je ne sais pourquoi je suis toute tremblante.

(Placide disparaît un moment : Madame de Folleville s'approche de Cécile et se place avec intention de manière à la cacher à ceux qui entrent par la porte.)

MADAME DE FOLLEVILLE.

A peine remise d'une maladie nerveuse, cette commotion t'a troublée, Cécile.

PLACIDE, *rentrant et ramenant de force Arthur qui reste près de la porte...* *

Je le veux, monsieur, de Vérigny!... Avant que vous partiez, il faut qu'elle vous voie.

CÉCILE, *à part, comme soulagée.*

Ah!

PLACIDE.

Ma sœur a été effrayée par ce coup de fusil que j'ai tiré maladroitement; Dieu sait ce qu'elle imaginerait, si elle ne nous voyait pas ensemble, et de bonne amitié! Oui.... nous sommes amis... et même bientôt frères.

AGLAÉ, *riant.*

Frères?

PLACIDE.

Monsieur Arthur de Vérigny vient de me demander votre main que je lui ai accordée.

AGLAÉ, *avec un peu de joie.*

Est-ce vrai?.... *(Cécile qui a prêté l'oreille avec l'air de quelqu'un qui ne comprend pas, saisit la main de sa tante et écoute avec la plus vive anxiété; madame de Folleville est devant elle, et Arthur ne la voit pas.)*

PLACIDE.

Parlez, Monsieur.

ARTHUR, *pâle, triste, mais résigné.*

Oui, Mademoiselle, j'ai demandé votre main à monsieur de Melval, votre frère; il me l'a promise.... Confirmerez-vous sa promesse?

AGLAÉ, *étonnée, elle hésite d'abord, puis regarde Arthur.*

Monsieur.....

ENSEMBLE.

AIR : Cruel destin qui nous rassemble. (*Sergent l'heureux*).

AGLAÉ.

J'hésite encore à les comprendre,
Qui l'aurait jamais supposé?
Lui, mon mari? Comment s'attendre
A cet hymen improvisé?

* Aglaé, Placide, Arthur, Madame de Folleville, Cécile.

PLACIDE.

Il n'est plus temps de s'en défendre ;
Il ne peut être refusé ;
Ma sœur était loin de s'attendre
A cet hymen improvisé.

CÉCILE.

J'ai peine encore à les comprendre !
Est-il bien vrai? L'a-t-il osé?
A cet affront comment s'attendre?
Hélas! tout mon cœur s'est brisé!

ARTHUR.

Cruel destin ! Comment s'attendre
A cet hymen improvisé ?
Hélas! je n'ai pu m'en défendre,
Par l'honneur il est imposé.

(La musique continue à l'orchestre; Cécile est tombée sans connaissance sur le fauteuil.)

AGLAÉ, *allant vers Cécile.*

Elle a perdu connaissance.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Retirez-vous, c'est une des crises de sa maladie; il faut que je sois seule avec elle!..... Allez.

(Reprise de l'ensemble. Placide, Arthur et Aglaé sortent par le fond)

SCÈNE XIV.

MADAME DE FOLLEVILLE, CÉCILE.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Pauvre Cécile!.. Allons,... les couleurs reviennent, ses yeux se rouvrent....

CÉCILE.

Où suis-je ?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Près de moi, Cécile.

CÉCILE.

Ah ! ma tante, c'est vous!...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Qui ne t'ai pas quittée.

CÉCILE *regardant autour d'elle.*

Ils sont partis ?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Ma pauvre enfant!...

CÉCILE.

Oh! je me souviens,... ce n'était pas un songe... Mais non, non, je ne puis encore le croire!.... Lui... l'aimer,.... l'épouser,... et venir là,.... devant moi...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Je les ai forcés de s'éloigner.

CÉCILE.

Ah ! vous avez bien fait!... vous avez deviné que leur vue m'aurait tuée !... *(Elle se lève vivement.)* Mais il faut que je parte, moi!....

MADAME DE FOLLEVILLE.

Partir?

CÉCILE.

Voulez-vous donc que je trahisse tout mon cœur?.. Que celui qui.... m'offense... me voie mourir de douleur et d'humiliation à ses pieds?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Mais tu l'avais banni ? Mais cette lettre de ce matin.....

CÉCILE.

Ce matin, ma tante, j'avais tout pardonné.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Que dis-tu ?

CÉCILE.

Il était là!..... il suppliait... il parlait d'amour, de bonheur, de mariage... Ah ! c'est à ne plus croire à ma propre raison !

MADAME DE FOLLEVILLE.

Quoi!... ce matin! Et maintenant?.....

CÉCILE.

Oh! comme il était indigne des sentiments que j'avais pour lui.!...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Est-ce que les hommes méritent jamais l'amour que nous avons pour eux?

CÉCILE.

Oh ! je ne l'aime plus, et il le verra!... dans le monde, où je le rencontrerai... et où je vais vivre... Car ne croyez pas que je lui donne la joie de penser que je le regrette... que je le pleure encore dans la solitude... comme je l'ai déjà fait une fois!...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Comment?

CÉCILE.

Oui, déjà il m'avait outragée, et j'avais manqué mourir de ma douleur.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Quand je disais que cette maladie-là n'était pas du ressort de la médecine!

CÉCILE.

Mais si vous saviez la vérité!...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Parle donc!

CÉCILE.

Écoutez, ma tante : notre mariage devait avoir lieu vers la fin de l'été, dès que les convenances me permettraient de disposer de ma main; je devais passer ce temps à ma terre de Verneuil, que, certes, je ne reverrai jamais. J'y avais réuni un assez grand nombre de personnes, afin d'avoir le droit de l'y recevoir. Ah ! que de fois on accuse une femme d'aimer le monde et les fêtes, quand elle n'attend de la foule qu'elle va chercher que le plaisir d'apercevoir un moment celui qu'elle ne pouvait rencontrer que là!... Ces jeux, ces folies, qui remplissaient nos journées, se composaient pour moi d'un mot, d'un regard d'Arth... *(Elle se reprend)* d'un ingrat qui ne pensait... Ah! tenez, voyez vous-même ; car je n'aurais pas le courage de le dire!... Ces lettres vous apprendront tout.

(Elle va chercher un paquet de lettres dans un coffret sur la table.)

MADAME DE FOLLEVILLE, *après avoir regardé les lettres qu'elle lui a remises.*

A Justine!... Ta femme de chambre?... Quelle horreur!

CÉCILE.

Eh bien! ma tante, qu'en dites-vous?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Mais cette écriture n'est pas celle de la lettre que j'ai reçue ce matin de M. de Vérigny.

CÉCILE.

Ne voyez-vous pas qu'elle est déguisée?... Ah! quand je m'amusais à prendre ces lettres et à en rire, j'étais bien loin de penser qu'elles fussent de lui.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Comment l'as-tu su?

CÉCILE.

Voyez celle-ci... la dernière!... Elle demande un rendez-vous à Justine, ou plutôt elle annonce l'intention de profiter d'un soir où tout le monde était occupé ou dispersé au château, pour venir la trouver dans sa chambre. Justine recevait toutes ces lettres par l'enfant du jardinier. Elle me remettait en riant ces épîtres, dont elle ne se souciait guère... Mais, ce jour-là, cette lettre ne put lui être remise... et par conséquent, moi, je ne pus la lire.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Eh bien?

CÉCILE.

Justine était partie dans la journée pour aller voir sa sœur, et ne devait revenir que le lendemain matin : alors seulement on lui donna cette lettre.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Le rendez-vous n'eût donc pas lieu?

CÉCILE, *avec embarras.*

M. de Vérigny ignorait qu'elle était absente et que sa lettre n'était point parvenue... et... pendant la nuit... il pénétra dans la chambre de Justine.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Qui a pu le savoir, puisqu'elle n'y était pas?

CÉCILE, *très-embarrassée.*

Qui?...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Oui!... N'ayant pas eu sa lettre, tu n'as pas pu l'espionner... toi-même... et l'on t'a peut-être trompée.

CÉCILE, *vivement*

Oh! non, non, ma tante!

MADAME DE FOLLEVILLE.

Alors, explique-moi comment tu peux être si sûre...

CÉCILE, *vivement.*

Eh! ne vous en ai-je pas assez appris pour expliquer mon prompt départ de la campagne?... Ah! si je le revoyais, la honte et la colère me tueraient!... Il faut que je parte!... Il faut que vous fassiez vous-même à la hâte, et secrètement, les préparatifs de mon départ!... Le voulez-vous?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Allons, ma pauvre enfant, rentre chez toi... Avant une heure tu auras quitté ce château; ma calèche sera tout attelée là, près de la petite porte, et tu descendras par mon appartement : je ne laisserai personne pénétrer jusqu'à toi, et je viendrai t'avertir dès que tout sera prêt.

CÉCILE, *entrant chez elle.*

Merci, ma tante, et pardon!

AIR : Sortie de la Femme à la mode.

Il faut de ces lieux partir en silence,
Je compte sur vous, sur votre prudence,
Je souffrirai moins, car de ma souffrance
La tendre amitié
Prend la moitié.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Il faut de ces lieux partir en silence,
Compte sur mon zèle et sur ma prudence,
Tu souffriras moins, car de ta souffrance
Ma tendre amitié
Prend la moitié.

(*Cécile sort par la porte à droite de l'acteur.*)

SCÈNE XV.

MADAME DE FOLLEVILLE, *seule.*

Cette chère Cécile!... Oui, il faut qu'elle s'éloigne; elle trahirait à chaque instant sa douleur... Mais ne me cache-t-elle donc rien?... Dans les confidences on dit rarement toute la vérité, et il me semble... La conduite de ce M. Arthur est-elle assez étrange?... Demander, là, sous les yeux de ma nièce, la main de son amie!... La belle chose que des amis!... Entre hommes, on vous prend votre place; entre femmes, on vous enlève votre amant!... Ah! autrefois... Bah! autrefois c'était déjà comme cela!

SCÈNE XVI.

MADAME DE FOLLEVILLE, AGLAÉ.

AGLAÉ, *entrant.*

Je ne puis résister au désir de voir Cécile et de savoir comment elle se trouve maintenant.

MADAME DE FOLLEVILLE, *l'arrêtant.*

Pardon, ma chère demoiselle; mais ma pauvre nièce a besoin d'un repos complet, et vous ne pouvez entrer chez elle.

AGLAÉ.

Ah!... Et elle souffre toujours?

MADAME DE FOLLEVILLE.

Elle va mieux, mais un peu de sommeil lui est indispensable : veuillez donc ne pas la troubler en ce moment.

AGLAÉ.

Oh! j'attendrai, Madame, j'attendrai que Cécile puisse me recevoir.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Je vous en prie, et je vous avertirai moi-même. Excusez-moi si quelques affaires me forcent à vous quitter.

AGLAÉ.

Je serais désolée d'imposer la moindre gêne.

MADAME DE FOLLEVILLE.

A revoir donc. (*Elle entre dans son appartement*).

SCÈNE XVII.

AGLAÉ, *puis* PLACIDE.

AGLAÉ, *seule un moment.*

Elle m'éloigne... elle ne veut pas que je voie Cécile... Peut-être madame de Verneuil elle-même m'a-t-elle interdit son appartement?... Qu'y a-t-il donc?... Ah! il faut que je parle à mon frère... j'apprendrai sans doute ainsi ce qu'il m'importe de savoir au sujet de ce mariage...

PLACIDE, *entrant.*

Elle est ici.

AGLAÉ.

Ah! vous voilà, mon frère.

PLACIDE.

Oui, Aglaé, je vous cherchais... Nous avons à parler sérieusement.

AGLAÉ.

Sérieusement?... Tant que vous voudrez!... Aussi bien je ne me sens pas trop gaie aujourd'hui.

PLACIDE.

Vous êtes pourtant bien heureuse, grâce à moi.

AGLAÉ.

Grâce à vous?

PLACIDE, *d'un ton très-grave.*

Mais, asseyez-vous, ma sœur.

AGLAÉ, *souriant.*

Ce que vous avez à me dire sera donc bien long?

PLACIDE, *allant prendre une chaise.*

Et bien important.

AGLAÉ.

Allons!.... (*Il heurte la chaise contre un meuble*). Prenez donc garde!... vous allez casser cette chaise. (*Il lui présente la chaise, elle s'assied.*)

PLACIDE, *grave et solennel.*

Je suis votre frère.

AGLAÉ.

Je sais cela.

PLACIDE.

Votre frère aîné.

AGLAÉ, *souriant.*

Je ne l'ignore pas.

PLACIDE.

Et votre tuteur.

AGLAÉ, *riant.*

C'est encore vrai!... Si ce sont là les nouvelles importantes que vous avez à m'apprendre?...

PLACIDE, *grave et sévère.*

Aglaé, il ne s'agit pas de rire comme vous le faites toujours dès que je prends un air sérieux!... Je vous aime, ma sœur.

AGLAÉ.

Je ne ris jamais de votre amitié, mon frère!... j'y crois.

PLACIDE.

Aujourd'hui, par mon adresse et mon habileté....

AGLAÉ, *riant.*

Oh!... mais laissez-moi donc garder mon sérieux.

PLACIDE.

C'est comme je vous le dis!... M. de Vérigny est le meilleur parti de notre connaissance; et c'est à moi seul...

AGLAÉ, *gaiement.*

Vous ne voulez pas que j'aie le plaisir de penser qu'il m'épouse un peu pour moi!

PLACIDE.

Ah!... si vous n'aviez pas eu de frère!

AGLAÉ.

Eh bien?

PLACIDE.

Pauvre enfant!...

AGLAÉ, *étonnée.*

Hein?...

PLACIDE, *à part.*

C'est singulier comme elle est tranquille!

AGLAÉ.

Ah ça, que vouliez vous me dire de si sérieux?... A votre air, j'ai cru que vous alliez encore me faire de la morale, comme cela vous arrive quelquefois, et vous savez qu'alors je n'y comprends rien.... ni vous non plus.

PLACIDE.

Ah! ce serait le cas ou jamais de faire de la morale! Ce monde, chère Aglaé, est une étrange chose.

AGLAÉ, *riant.*

Là! vous ne pouvez toucher à rien sans le briser! pas même à un vers d'un grand poète! Vous y mettez une syllabe de trop.

PLACIDE.

Qu'importe? Il ne s'agit pas de poésie, mais...

AGLAÉ.

De morale?...Tenez, mon frère, laissez là l'une et l'autre. J'ai peur que vous n'ayez fait quelque maladresse, et c'est maintenant moi qui veux parler sérieusement! Comment monsieur de Vérigny vous a-t-il demandé ma main?

PLACIDE, *d'un ton mystérieux.*

Il m'a tout dit!

AGLAÉ, *étonnée.*

Tout?...

PLACIDE, *de même.*

Je sais que vous n'avez aucun tort... que lui seul les a tous!

AGLAÉ, *de même.*

Comment?

PLACIDE, *de même,*

Qu'en compromettant votre réputation, votre avenir...

AGLAÉ, *de même.*

Lui?... Mais qui l'avait porté à avoir ces torts-là envers moi?

PLACIDE, *d'un air important.*

Nous autres hommes, ma chère Aglaé, nous avons des idées, des habitudes qu'il n'est pas permis aux femmes de connaître.... Eh! mon Dieu oui!... C'est mal, sans doute, c'est très-mal!... Mais nous regardons comme des bagatelles, comme des folies, ce qui est très-grave

pour vous... ce qui décide souvent du bonheur de toute la vie pour une femme...

AGLAÉ, *qui l'examine d'un air stupéfait.*

C'est absolument comme si vous faisiez de la morale, mon frère!... Je ne comprends pas un mot de tout ce que vous dites. *(Elle s'est levée.)*

PLACIDE.

Pardon, ma sœur, pardon!... C'est alors aux parents, au frère surtout d'une jeune personne, à contraindre celui qui l'a compromise...

AGLAÉ, *vivement.*

Que dites-vous? Contraindre?...

PLACIDE.

Oui, quand il hésite... Mais ici ce n'est pas le cas; après une explication où, je dois le dire, sa loyauté a égalé son courage, je n'ai eu qu'à consentir à un mariage qui vous met à l'abri des propos du monde!... Je n'ai pas eu besoin de vous consulter: vous ne pouviez épouser que monsieur de Vérigny.

AGLAÉ, *stupéfaite.*

Bah!...

PLACIDE.

Malgré la... la légèreté de sa conduite en cette occasion, c'est l'homme le plus estimable que je connaisse; riche d'ailleurs, spirituel.... Puis, enfin, ce mariage était nécessaire!... La délicatesse, l'honneur, la promesse que je m'étais faite à moi-même de veiller sur vous, d'assurer votre bonheur... Les raisons que vous savez... Voilà ma chère Aglaé....

AGLAÉ, *riant.*

Voilà... voilà pourquoi votre fille est muette!

PLACIDE.

Ah!... Rire encore quand je vous parle de vos plus chers intérêts!...

AGLAÉ.

Mais si je vous répète que je ne vous comprends pas?

PLACIDE.

C'est moi qui ne comprends pas votre obstination. Eh bien! ma sœur, voici qui vous donnera l'explication que vous semblez attendre!... Tenez, Aglaé, reprenez cette bague. *(Il lui remet l'anneau d'argent.)*

AGLAÉ.

Cette bague... entre vos mains?...

PLACIDE, *avec importance.*

Je la tiens de monsieur de Vérigny.

AGLAÉ, *stupéfaite.*

De monsieur de Vérigny?

PLACIDE.

Vous comprenez à présent, et vous voyez qu'il serait inutile de prolonger cette conversation. Je vais chercher votre fiancé, qui est retourné à son auberge dans le village, et, après avoir tout fait pour votre bonheur, je m'adresserai à vous pour que vous contribuiez au mien, pour que vous serviez mes espérances auprès de madame de Verneuil.

AGLAÉ.

Permettez, mon frère, permettez...

PLACIDE.

Pas un mot de plus, Aglaé!... Vous voyez que je sais tout, et vous devez vous souvenir.

AGLAÉ.

Mais....

PLACIDE.

Attendez-nous: je reviens dans peu d'instants avec monsieur de Vérigny.

SCÈNE XVIII.

AGLAÉ, *seule.*

Tout cela est-il assez étrange? Cécile qui se trouve mal au premier mot de mon mariage, et qui semble à présent vouloir m'éloigner d'elle!... Cette bague remise à mon frère par monsieur de Vérigny! Les discours amphigouriques de Placide!... Mais que voulait-il dire?.. Il y a là dessous quelque mystère qu'il faut que j'éclaircisse... Oui, écrivons un mot à Cécile, puisque je ne puis pas la voir... *(Elle se place à une table et écrit.)* Supplions-la de m'écouter un moment... Demandons une audience à ma meilleure amie de pension! En vérité, je m'y perds!... *(Elle se lève.)* Allons, voilà qui est fait!... Tâchons maintenant de trouver un domestique qui remette ce billet à madame de Verneuil.

(Elle disparaît par le fond; on a vu madame de Folleville à la porte de son appartement, ayant l'air d'épier son départ.)

SCÈNE XIX.

MADAME DE FOLLEVILLE, CÉCILE.

MADAME DE FOLLEVILLE *traversant le théâtre et allant frapper à la porte de Cécile.*

Viens, Cécile, viens, je suis seule, il n'y a plus personne.

CÉCILE, *en costume de voyage.*

Merci ma tante.

MADAME DE FOLLEVILLE.

Une calèche est prête, contre la petite porte. ils n'apprendront ton départ que lorsqu'ils ne pourront plus s'y opposer; j'y trouverai un prétexte... Ne t'inquiète pas, et du moins...

CÉCILE.

Mes larmes ne trahiront pas mon secret devant eux... Aglaé ignorera tout... elle sera heureuse, elle.

MADAME DE FOLLEVILLE.

J'espère bien que non!... Ah! je ne lui pardonnerai de ma vie.

CÉCILE.

Elle n'a pas de torts, ma tante!... Laissez-moi croire encore à l'amitié!

(Elle sort par la porte à droite de l'acteur.)

SCÈNE XX.

MADAME DE FOLLEVILLE, AGLAÉ, *puis* PLACIDE.

MADAME DE FOLLEVILLE, *seule un instant.*
Pauvre nièce !.. Comme elle est triste !..

AGLAÉ, *arrivant par le fond.*
Ah ! Madame, que je suis heureuse de vous rencontrer !.. Je cherche en vain quelqu'un... Je vous en prie, soyez assez bonne pour vous charger de cette lettre que je viens d'écrire à Cécile, dont vous m'avez interdit la présence.

MADAME DE FOLLEVILLE.
Donnez, mademoiselle, elle l'aura !.. Mais, excusez-moi si.... (*On entend dans la coulisse Placide, qui rit aux éclats....*) Quel est ce bruit ?

PLACIDE, *entrant en riant.*
Ah ! ah ! ah !... Ils ont beau se fâcher... c'est une excellente idée que j'ai eue là.

MADAME DE FOLLEVILLE.
Qu'est-ce donc, Monsieur ?

AGLAÉ, *à part.*
Quelque nouvelle extravagance ?

PLACIDE.
Figurez-vous, Madame, que je voulais qu'Arthur vînt ici à l'instant ; il était à son auberge, dans le village.... Mon intention avait d'abord été de l'aller chercher... mais il pleut à verse... Ma foi, j'aperçois une calèche toute attelée auprès de la petite porte... Je l'ai envoyée à M. de Vérigny.

MADAME DE FOLLEVILLE.
Vous avez fait cela ?.. Est-ce possible?

PLACIDE.
Il y a un quart d'heure que la calèche est en route ! Mais ne voilà-t-il pas un de vos gens qui se fâche... qui prétend que j'empêche un départ ?..

AGLAÉ, *vivement.*
Qui donc voulait partir ?

PLACIDE.
Tenez, j'entends la voiture qui revient... Je vais savoir ce qui en est, et réparer mes torts, si j'en ai... (*Il sort par la porte du fond.*)

AGLAÉ, *le suivant.*
Mon frère, arrêtez... Vous allez faire encore... (*Elle disparaît un moment.*)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, CÉCILE,

CÉCILE, *sortant de chez sa tante.*
Ma tante... pas de voiture au bas du petit escalier.

MADAME DE FOLLEVILLE.
Eh ! je le sais bien !

AGLAÉ, *revenant.*
Il ne m'écoute pas... (*Elle aperçoit Cécile, et court à elle.*) Cécile, ah !.. (*Elle la prend par la main.*) Quoi !... c'était toi qui allais partir ?..

SCÈNE XXII.

AGLAÉ, CÉCILE, MADAME DE FOLLEVILLE, PLACIDE, ARTHUR.

PLACIDE, *entraînant Arthur.*
Le voici !.. le voici !..

ARTHUR.
Mais que me voulez-vous ?.

CÉCILE, *à part.*
Ciel !.. Que faire ?..

PLACIDE, *regardant Cécile.*
Ce costume. . . Comment, la calèche était pour madame de Verneuil ?

AGLAÉ, *à demi-voix, à Cécile.*
Cécile... Quel mystère ?

CÉCILE, *faisant un effort sur elle-même.*
Aucun !.. Des lettres de Paris... Une affaire pressée... Tu n'as plus besoin de moi, Aglaé!.. Tu as un frère qui t'aime... Tu vas avoir un mari, qui t'aimera plus encore... N'est-il pas vrai, M. de Vérigny ?

ARTHUR.
Madame.

CÉCILE, *prenant la main d'Aglaé.*
Et, vois-tu, Aglaé, il y a, dans un sentiment d'amour, une puissance qui l'emporte si bien sur l'amitié... qu'il ne reste plus de place pour elle... ni pour rien dans le cœur.

AGLAÉ, *avec intention.*
Je commence à le craindre.

CÉCILE.
Sois donc heureuse !.. Et, maintenant, laissez-moi partir. (*Elle fait un mouvement ; Placide la retient.*)

PLACIDE.
Oh ! non pas avant d'avoir entendu ce que je me décide à vous dire.

CÉCILE.
Quoi donc, Monsieur ?

PLACIDE.
Que...

AGLAÉ, *l'interrompant.*
Taisez-vous, mon frère : vous allez encore mal choisir votre moment.

PLACIDE.
Vous croyez ?

MADAME DE FOLLEVILLE
Puisque nous sommes tous réunis pour la dernière fois sans doute, il faut rendre à chacun ce qui lui appartient : monsieur Arthur de Vérigny, reprenez cette correspondance.

ARTHUR, *étonné, prenant les lettres.*
Qu'est-ce que cela, Madame?

MADAME DE FOLLEVILLE.
Voyez !

ARTHUR, *lisant.*
« Mademoiselle Justine... » Que signifie ?..

Ah! je me souviens!..... monsieur Placide, votre confidence de ce matin.... Tenez, voici vos lettres.

CÉCILE, *stupéfaite.*

Quoi! ces lettres sont de Monsieur?

ARTHUR, *d'un ton froid et digne.*

Et qui donc, Madame, soupçonniez-vous de les avoir écrites?

PLACIDE.

Oh! Arthur, vous n'auriez pas dû me trahir!..

MADAME DE FOLLEVILLE, *à Cécile.*

(A demi-voix.) Ce n'était pas lui, Cécile!

CÉCILE, *à part.*

Est-ce possible? Mais cependant.....

ARTHUR, *à part.*

Comment croyait-elle que j'avais écrit ces lettres?

AGLAÉ.

Ah ça! il y a dans tout ce qui se passe depuis ce matin un mystère que personne ne dit, et qui trouble tout le monde. Il faut s'expliquer. Dis-moi, Cécile, te rappelles-tu ces deux anneaux pareils que nous avions échangés au couvent, et sur lesquels sont gravés nos noms? Le tien n'a pas quitté mon doigt; mais tu n'as plus celui que je t'avais donné, car le voici.

CÉCILE.

Ah!

ARTHUR, *à part.*

Qu'entends-je?

PLACIDE, *à part.*

Hein?

AGLAÉ.

Il y a trois mois, à ton château de Verneuil, tu l'avais encore : ah! c'est qu'alors tu m'aimais comme au couvent! Et lorsque, au milieu de la nuit, je fus saisie par une violente migraine, il me semble te voir me placer toi-même dans ton lit, et ne me quitter que quand je fus endormie, pour aller prendre un peu de repos dans l'appartement de ta femme de chambre.

PLACIDE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

ARTHUR, *courant se jeter aux pieds de Cécile.*

Oh! pardon!... pardon!...

AGLAÉ.

Enfin!... c'est bien heureux!... Vous voilà donc à votre place?... Car c'est elle que vous aimiez!...

ARTHUR.

Ah!... plus que je ne puis le dire!...

AGLAÉ.

Je m'en suis aperçue à temps.

ARTHUR, *à Cécile.*

Acceptez ma vie, et qu'elle soit consacrée à réparer mes torts!... *(Cécile le regarde et laisse tomber sa main dans la sienne.)*

PLACIDE, *à part.*

Et moi qui allais la demander en mariage!

AGLAÉ, *à Arthur.*

Mais pourquoi donc vouliez-vous m'épouser?

PLACIDE, *à demi-voix.*

Silence!... c'est moi qui avais fait une bêtise.

AGLAÉ.

Ah!... bon!... Cécile, faut-il que je te rende l'anneau qui porte ton nom?

CÉCILE.

Oh! le tien, Aglaé!... et qu'il ne me quitte jamais.

AGLAÉ.

A la bonne heure!... Ah! ça, tu m'expliqueras du moins...

MADAME DE FOLLEVILLE.

Quand vous serez mariée.

FIN.

Imprimerie d'A. HENRY, rue Git-le-Cœur, 8.

Imp. de A. HENRY, rue Gît-le-Cœur, 8.